
Clément Olivier, M. D. • 14, rue de Vermont • CH-1202 • Genève, Suisse •

L'engagement en soins palliatifs : écueils et passages

Clément Olivier, M.D.

Texte d'une conférence prononcée à l'Université Laval, dans le cadre des « Conférences Michel Sarrazin », le 12 avril 2000.

S'engager, c'est se lier à quelqu'un par une promesse ou une convention. C'est aussi tenir cet engagement pour le meilleur et pour le pire. Dans le cas des soins palliatifs, le pire est connu, le meilleur est inattendu.

Le pire et le meilleur

Le pire, c'est de voir un être dépérir. C'est aussi voir sa propre finitude à travers l'autre et avoir le sentiment de dépérir soi-même. C'est, certains jours, ne plus avoir faim, ne plus avoir soif parce que les émotions suscitées par le dépérissement de l'autre éteignent ses propres fonctions vitales.

Le meilleur, c'est de voir émerger le cœur du corps qui dépérit. C'est avoir le sentiment d'être bercé, d'être enlacé, d'être élevé dans un espace sans souffrance, intemporel et de ne plus être perturbé par son propre corps qui n'a ni faim ni soif.

Le pire, c'est d'être pourchassé par les odeurs de la mort, l'haleine, les excréments, le corps fétide,

les draps salis, la vomissure, les plaies, le sang, le pus. C'est avoir constamment la nausée en présence du mourant et être poursuivi par toutes ces odeurs même en son absence.

Le meilleur, c'est enfin de respirer l'air frais à pleins poumons. C'est redécouvrir le parfum des fleurs, celui des draps frais, celui de ceux qu'on aime. C'est redécouvrir le parfum de la vie ou plutôt que la vie a un parfum, et ainsi combattre la nausée.

Le pire, c'est de voir l'autre perdre sa dignité. Le voir nu, décharné, défait, brisé, C'est le voir incapable de pourvoir à ses besoins les plus élémentaires, le voir dépendant, perdant.

Le meilleur, c'est de voir un éclair de lumière traverser ce corps brisé, le transcender, le dépasser. Et être ébloui par cette lumière, y puiser la dignité de l'esprit.

Le pire, c'est de voir l'autre perdre son esprit, voir l'autre ne plus être là qu'à travers un corps mourant. Ne plus pouvoir dire ce qui n'a jamais été dit, regretter d'avoir autant retenu, d'avoir autant hésité. C'est vivre dans le souvenir avant même qu'il ne survienne, avant même qu'il ne s'installe à tout jamais.

Le meilleur, c'est de parvenir à parler en silence, à communiquer dans l'absence et avoir la certitude d'être entendu. C'est toucher le corps et être touché au cœur en retour. C'est être éclairé par un rêve.

Le pire, c'est de voir souffrir éperdument et se sentir impuissant. C'est avoir mal dans tous les os de son corps et ne pouvoir anesthésier cette souffrance. C'est entendre gémir, voir pleurer, voir dans le corps de l'autre la tempête la plus effroyable. La tempête qu'on n'arrive pas à calmer, la tempête dont il faut attendre qu'elle passe.

Le meilleur, c'est de sentir que poser sa main apaise, que rafraîchir un visage détend, que la présence calme, que la douce parole apporte un peu de paix. C'est aider à trouver la position qui soulage, c'est continuer à espérer le meilleur.

Le pire, c'est d'avoir la conviction que toute la vie s'arrête, ne pas comprendre pourquoi les gens s'étourdissent à courir et à tourner en rond. C'est avoir l'impression d'être seul à saisir la gravité du moment, c'est être pleinement conscient par l'ultime confrontation à ceux qui meurent que, soi-même, on n'y échappera pas.

Le meilleur c'est, par la mort, d'être rappelé à la vie. C'est être, dans les moments les plus tristes, rappelé au bonheur par une musique, une chanson, un geste, un regard, une parole, une lecture, une fleur ou un oiseau. C'est comprendre tout d'un coup qu'en attendant son tour on est encore vivant et qu'il faut vivre. C'est ce que les mourants attendent de nous, que l'on continue à vivre tant en leur absence qu'en leur présence.

Le pire, c'est de voir un être mourir en détresse. Ne pas pouvoir s'échapper, ne pas pouvoir se dérober. Être forcé, se sentir forcé d'être là pendant l'intolérable jusqu'à la délivrance trop tard venue. Si tard qu'elle n'apaise plus. Si tard qu'elle en donne des cauchemars.

Le meilleur, c'est de craindre cette détresse. L'éviter à d'autres. C'est voir en rêve le disparu, les traits détendus, arborer un merveilleux sourire puis s'effacer. C'est se voir confirmer que la paix est revenue.

Le pire, c'est de se voir confier des secrets qu'on ne peut pas partager, des confidences troublantes, des missions périlleuses. Au point d'en perdre son propre équilibre, au point d'avoir peur d'en trop savoir ou pas assez dans certains cas.

Le meilleur, c'est de ne pas être seul dans l'accompagnement, c'est de pouvoir partager ses peurs, ses craintes, son sentiment de ne pas être à la hauteur. C'est être rassuré sur le geste accompli, sur le moment choisi, sur la parole dite, sur la réponse donnée.

Le pire, c'est l'angoisse générée par l'évitement de ceux qui partent ou encore par leur trop grande propension à aller directement à l'essentiel. Parce qu'on n'a l'habitude ni de l'un ni de l'autre et que l'un et l'autre dérangeant, font peur.

Le meilleur, c'est d'inscrire à son agenda quotidien d'éviter l'évitement et de passer à l'essentiel. Exercice épuisant, s'il en est. Mais combien bénéfique, surprenant, voire déroutant parce qu'il mène tout droit là où on ne croyait jamais aller. Au cœur des choses, au cœur des gens.

Le pire, c'est d'avoir l'impression de manquer de temps parce que l'échéance est là, dressée comme une menace, il faut faire et dire vite avant qu'il ne soit trop tard. C'est vivre dans la crainte de manquer de temps, d'être surpris au détour par l'inévitable.

Le meilleur, c'est d'être en présence du mourant lorsque le temps ne compte plus, lorsque le temps a saveur d'éternité, lorsque la notion de temps nous échappe. C'est soudainement prendre conscience que, désormais, le temps ne sépare plus la vie de la mort prochaine.

Le pire, c'est de devoir donner le sens de la réalité aux choses, aux événements, aux gestes, aux paroles, aux souffrances du mourant. C'est devoir composer avec la prose de la vie tant que la mort n'est pas au rendez-vous.

Le meilleur, c'est de découvrir que la vie est aussi poésie, qu'elle élève, dans l'urgence, le sens de toute chose. Qu'au-delà de la parole, du geste et du regard réels il y a infiniment plus et mieux, que l'on découvre comme un émerveillement, que l'on porte comme un parfum. Tout se charge de sens, tout a une signification juste et profonde : le geste quand il n'y a plus la parole, la parole quand il n'y a plus le geste, le regard quand il n'y a plus le geste ni la parole, le souvenir quand il n'y a plus la conscience, l'amour à l'état pur, l'amour épuré de toute contrainte, l'amour sans véhicule pour le transporter.

Le pire, c'est de craindre de ne pas être là au moment ultime du départ, c'est avoir peur d'être trahi. C'est avoir peur que l'autre souffre en son absence et de ne pouvoir le soulager ne serait-ce que par sa présence. Le pire, c'est de craindre de voir partir quelqu'un dans la

douleur, dans l'angoisse, dans la rage, dans la lutte, dans le refus, dans le déni.

Le meilleur, c'est d'être là au moment ultime, en personne ou encore en pensée, et que l'effet en soit le même. Que le rapprochement ultime s'exerce dans le plus grand détachement. Que la mort aille son chemin et la vie le sien et que la douleur qui en résulte soit aussi un baume sur cette déchirure.

Le pire, c'est, devant l'autre qui s'échappe, qui nous échappe, de n'avoir rien à dire ou avoir tant à dire et ne pouvoir mettre en mots l'indicible. C'est être bouleversé par le silence, avoir peur, ne jamais saisir la réalité de celui ou celle qui meurt, se voir imposer une réalité étrangère qui nous fait plonger dans la tristesse, la faiblesse, la mélancolie, l'amertume, le désespoir. C'est avoir le sentiment d'être aspiré par le vide et en éprouver le vertige.

Le meilleur, c'est de communier avec la séparation de l'autre d'avec la vie et y puiser force, joie et amour et ne pas s'en sentir coupable. C'est avoir le sentiment que l'accompagnant que l'on est devient l'accompagné. Que son propre chemin commence là où

celui de l'autre se termine. Que la voie est toute grande ouverte et qu'il suffit de s'y engager appuyé, épaulé, soutenu par une présence invisible à la fois douce et forte, à la fois stimulante et enveloppante, à la fois proche et lointaine.

Le pire, c'est d'être submergé par la tristesse, être envahi par elle jusqu'à la paralysie, c'est de ne plus être là pour consoler mais pour être consolé. C'est sombrer chaque jour davantage dans la tristesse et ne jamais avoir le sentiment d'être à la hauteur. C'est être abandonné et craindre l'isolement.

Le meilleur, c'est d'échapper à toutes les limites physiques imposées par le mourir, c'est de voir l'esprit de l'autre se détacher et le sien avec. C'est voir deux esprits danser au-dessus de leurs corps, c'est se rencontrer dans un espace qui n'appartient ni à l'un ni à l'autre mais qui semble à la fois si familier et si étranger. C'est, au retour d'une visite, se sentir flotter dans cet espace et ne pas avoir peur d'en tomber parce que porté tout doucement jusqu'au réel, jusqu'au concret.

Le pire, c'est quand il ne reste plus qu'un rythme respiratoire qui s'essouffle, qui gémit, qui se trouble, qui s'espace, qu'on croit disparu et qui reprend pour un peu plus de douleur, pour un peu plus de souffrance et qu'on se demande incessamment pourquoi, et qu'on implore constamment la délivrance sans qu'elle ne vienne.

Le meilleur, c'est, après la délivrance, de ne plus jamais respirer comme avant. C'est inspirer le beau et le bon, et c'est expirer le laid et le mauvais. C'est inspirer la paix et la joie, c'est chasser le trouble et la tristesse. C'est ne plus cumuler ce qui fait mal mais s'en défaire au fur et à mesure.

Le pire, c'est de remettre profondément en question la raison de l'existence. C'est au vu des mains qui creusent, des yeux qui perdent leur éclat, de la bouche qui devient trop grande, du corps qui s'exsangue, c'est se demander la raison d'aller jusque-là. C'est se demander si essentiel encore il y a.

Le meilleur, c'est de trouver en soi l'essentiel, donner au corps et à ses fonctions leur juste place et accepter quelquefois de ne pas comprendre, laisser venir les réponses d'elles-mêmes sans les précéder de questions, sans affubler l'inacceptable et l'inévitable de pourquoi.

L'engagement est humain

L'engagement s'inscrit dans le paradoxe humain, dans celui de la vie et de la mort, dans ce qui naît et ce qui meurt. Dans ce mystère qui nous échappe, qui nous file entre les doigts juste au moment où on croyait l'avoir saisi. L'engagement est aussi fidèle au paradoxe humain, il meurt de temps à autre pour mieux renaître. Il est comme la respiration, il doit inspirer pour refaire le plein d'oxygène et expirer pour éliminer son gaz carbonique. Il ne peut pas inspirer et expirer en même temps, l'un doit suivre l'autre ; seuls rythme et cadence peuvent changer au gré de la capacité à prendre et de la limite imposée par un trop plein. L'engagement ne s'impose pas, il va de soi. Il se prend tel qu'il est ou il se laisse là où il est. À chacun sa mesure, à chacun de mettre un pied en avant, en arrière ou de rester sur place, et dans un cas comme dans l'autre de produire le même effet, d'en retirer le même bénéfice ou le même trouble. Les mourants ne peuvent exiger des vivants qu'ils s'engagent dans la mort, tout comme les vivants ne peuvent exiger des mourants qu'ils s'engagent dans la vie, en sens inverse de leur

chemin. L'engagement se doit de respecter la vie tout autant que la mort. Il se doit de respecter le cheminement de chacun, de s'y adapter sans partir en croisade. L'engagement se doit aussi d'être respecté pour ce qu'il est. L'engagé doit respecter ses engagements, mais pas jusqu'à mourir à la place du mourant. Le mourant doit aussi respecter les engagements que la mort lui impose, dont celui de quitter la vie seul sans emporter avec lui ceux et celles qui l'accompagnent. L'engagement ne doit pas conduire l'accompagnant à mourir à la place du mourant. Il doit lui tenir la main jusqu'à la laisser libre au moment opportun, pour qu'il retrouve lui aussi sa liberté quand la mort a passé.

L'engagement est un contrat de fidélité, de loyauté. Ce qui ne signifie pas n'être jamais infidèle, n'être jamais déloyal. Car, si le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas, l'accompagnement n'est pas qu'une démarche intellectuelle et raisonnable, il est aussi un geste du cœur. Un geste du cœur lié à une histoire émotive, à des sentiments éprouvés, à des croyances, à des expériences de nature humaine, à des blessures aussi. Et le cœur, pour se protéger

dans l'expérience crue du mourir, a besoin de se dérober de temps à autre, de reprendre son rythme, de reprendre son souffle propre pour ensuite se retrouver en meilleure harmonie avec le mourant.

La nature de l'engagement est bien inscrite dans celui ou celle qui s'engage, bien avant qu'il ou qu'elle ne s'engage. En effet, ne s'engage pas qui veut mais qui peut. On ne joue pas un rôle lorsque l'on s'engage à accompagner un mourant, parce que le mourant ne joue pas le rôle de mourir, il meurt. On se doit alors, comme accompagnant, de jouer son propre rôle, celui d'un vivant bien ancré dans la vie. Parce que le faux ne tient pas devant la mort, parce que le jeu ne sert plus à échapper au temps. Parce qu'il n'y a justement plus de temps et que parviennent à s'engager vraiment ceux et celles qui ont déjà été menacés par le temps, éprouvés par l'existence ou encore grandis par l'expérience. L'engagement ne s'improvise pas, il se prépare, il s'ajuste, il se transforme, il s'adapte, il change, il croît, il prend du recul parfois, pour mieux se comporter.

L'engagement n'est jamais inutile. Il fait quelquefois l'objet de reproches ou de réprimandes parce que trop aventureux, trop poussé à s'actualiser. Mais, s'il revient sur ses

pas parfois, c'est pour mieux plonger à nouveau. Il doit trouver son espace, il doit exercer sa patience, il doit se remettre en question, il doit aussi accepter d'être poussé à ses limites, d'aller au bout de lui-même, voire même de s'épuiser pour mieux se connaître, pour mieux s'exercer quand l'abîme est passé. L'engagement n'est jamais inutile, mais il n'est jamais indispensable non plus. Parce que l'engagement est humain, tout simplement humain, et qu'il faut reconnaître cet état de fait, le reconnaître mais aussi l'assumer pleinement. Pour mieux le vivre, pour mieux l'intégrer, pour mieux le positionner entre soi le vivant et l'autre le mourant. Parce que l'engagement séparera toujours la vie de la mort, parce qu'il s'inscrira toujours entre l'une et l'autre, pour le meilleur et pour le pire.

L'engagement s'apparente à l'amour. Tout comme lui, il naît, il flambe, il vacille puis il s'éteint. Puis, dans un moment de grande noirceur, alors qu'on le croit éteint à tout jamais, un événement tragique ou heureux, une circonstance qui prend l'allure du hasard, une personne, un regard, un geste, une parole suffisent à l'enflammer à nouveau. Pour qu'il brille et rayonne de ses plus beaux éclats.

L'engagement est aussi humain que l'amour. Il se doit d'être fidèle, mais il peut tromper ou encore être trompé. Il peut rompre ou être rompu. Il peut se chercher, il peut errer, il peut s'égarer. Mais il peut aussi parfois être confiant, aller droit son chemin et porter fruits. Il lui faut seulement trouver sa juste distance, s'effacer lorsqu'il se cherche et se rapprocher lorsqu'il porte fruits. Il se doit aussi d'être sensible aux désirs ou aux craintes des mourants et de respecter les unes comme les autres. Il ne doit pas forcer la note au risque qu'elle devienne fausse. Il doit aussi faire place aux exigences de la nature, voire jusqu'à s'incliner devant elles afin d'éviter de s'égarer, de se perdre et de perdre l'autre avec lui.

L'engagement est habité de sentiments contradictoires. Par la mort ou le mourir, le plus souvent, il est attristé, mais il en est aussi quelquefois grisé, porté aux nues. Sans qu'il ne puisse en définir la source, sans qu'il ne puisse préciser ce qui dans la mort ou le mourant a provoqué, déclenché cet état second. Mais il a là belle occasion d'épancher sa tristesse. Sans toutefois que tristesse et joie ne se caressent trop. Car, lorsque la tristesse épouse la joie, elles enfantent la mélancolie. Et la

mélancolie peut inonder l'âme jusqu'à la noyade. Si l'engagement sombre dans la mélancolie, il faut vite que sa tête en émerge ou que vivement quelqu'un ou quelque chose le tire de là. Pour éviter qu'il ne coule dans la mer trop grande, trop profonde, trop froide, animée de courants contraires qui l'empêchent de remonter à la surface.

L'engagement doit accepter le bouleversement, mais pas jusqu'au déchirement, pas jusqu'à la rupture. Et si jamais il se brise parce qu'il a perdu les armes qui servaient à sa défense, il doit se donner le temps et les moyens de reconstruire son temple, de s'abriter, de s'habiter, de s'appartenir à nouveau pour ne pas se perdre encore et encore. Il doit alors accepter de ne plus être le même, d'avoir été transformé par le bouleversement, transformé et non pas anéanti. Pour s'actualiser autrement, pour se faire meilleur pour lui-même ou pour la mort, pour se frayer un autre chemin, pour se tracer une autre voie, pour se donner sans se perdre, pour recevoir ce qu'il n'attend pas, pour s'abreuver quand il a soif afin de s'épargner l'épuisement.

L'engagement doit composer avec la réalité dure et crue du détachement. Mourir n'est ni simple ni facile. Laisser mourir est aussi exigeant. Pour celui ou celle qui s'engage, le détachement doit s'amorcer avant même que l'attachement au mourant ne s'installe. Et l'attachement est nécessaire au détachement. L'un ne peut pas être sans l'autre. Et dans l'engagement, l'attachement est aussi douloureux que le détachement. Parce qu'il est éphémère, parce qu'il connaît sa destinée, parce qu'il cherche constamment son équilibre. Et surtout parce que le détachement accomplit son œuvre au moment même où l'attachement fait son nid. L'engagement est tiraillé entre deux pôles extrêmes. S'il est trop détaché, il n'est pas utile au mourant, il peut même le blesser, le peiner, l'isoler davantage. S'il est trop attaché, il nuit à l'accompagnant, il peut le blesser, le peiner et l'empêcher d'accomplir sa tâche. Jusqu'où l'engagement doit-il s'attacher, jusqu'à quel point doit-il se détacher tout en préservant la dignité tant du mourant que de l'accompagnant, tout en respectant leurs chemins contraires, tout en évitant d'emprisonner la liberté de l'autre? Je m'attache en route et me détache rendu à bon port. Je

conduis avec prudence et vigilance, je m'arrête pour prendre du repos, refaire le plein d'essence ou encore rentrer chez moi, en moi lorsque le voyage est terminé. Telle devrait être la route de l'engagement.

L'engagement doit aussi pouvoir, à l'occasion, s'échapper dans le rêve pour contrer la réalité du dépérissement, de l'angoisse, de la peur, de la mort. Il doit rêver à la vie pour faire face courageusement à la mort. L'engagement doit entretenir et nourrir ses rêves pour cultiver l'espérance, pour donner un ciel à l'enfer. Il doit s'abreuver à la source de la vie. Il doit se rapprocher de ceux et celles qui vivent pleinement dans l'inconscience de la mort pour alléger le grave. Il doit côtoyer ceux et celles qui célèbrent la vie par le rire, par le chant, par la danse, ceux et celles qui répondent à la vie par la vie. L'engagement doit laisser la vie prendre la main de la mort, il doit laisser la vie s'asseoir à côté de la mort, il doit laisser la vie cheminer avec la mort et non pas contre elle. Ainsi, et ainsi seulement, l'engagement pourra survivre et grandir, il pourra tirer de la mort ce qui le fait vivre et partager avec le mourant ce dont il a besoin de vie jusqu'à ce que la mort passe.

Lettre à un mourant

Tu me dis venu du ciel sur ton chemin, mais je suis sur ton chemin pour t'y raccompagner. Chaque fois que je te visite, je quitte un monde pour mettre un pied dans ce qui m'attire et m'effraie tant à la fois. Ce qui m'attire par la sagesse qui s'installe en toi de jour en jour, ce qui m'effraie par ton corps que je reconnais de moins en moins chaque jour. Quand je m'approche de toi, je sens mon cœur battre jusque dans mes tempes et le tien s'affaiblir peu à peu. Quand je m'approche de toi, je sens mon rythme respiratoire s'accélérer et le tien s'essouffler. Quand je m'approche de toi, je sens mon esprit s'embrouiller à la vue de ton corps trouble. Quand je m'approche de toi, je sens la détresse m'envahir devant ta peine si grande, si profonde, si insondable. Quand je m'approche de toi, j'ai mal au ventre à voir toute cette douleur émerger de ton visage. Quand je m'approche de toi, j'ai la nausée à sentir la mort se jeter sur ton corps. Quand je m'approche de toi, je tremble de tout mon être à te voir devenir petit, faible, malade et souffrant. Quand je m'approche de toi, je ne trouve plus les mots parce que paralysé par ton silence. Quand je m'approche de toi, je n'ose plus te regarder dans les yeux tellement j'ai peur de me perdre dans l'abîme qui s'y creuse de plus en plus chaque jour. Quand je m'approche de toi, j'ai le sentiment que c'est moi qui suis mort déjà tellement j'ai froid à la vue de ta peau si pâle, si blanche. Quand je m'approche de toi, j'ai si peur parfois que le calvaire que tu traverses ne finisse jamais. Quand, je m'approche de toi, je fuis tout ce qui me tiraille dedans, mais je cours tellement que je n'arrive pas à m'arrêter là où tu me veux : devant toi.

Mon esprit erre au-dessus de nos deux corps, le mien mort de peur et le tien mourant de faiblesse et de douleur. Mon esprit erre jusqu'à la prière pendant que le tien erre jusqu'à la lumière. L'éclat trop vif de tes yeux qui ne me regardent plus, les pulsations de ton cœur qui s'évanouissent, tes gestes qui perdent un à un leurs traces, les mots devenus murmures et que j'essaie de deviner à travers le râle de ton souffle qui s'efface à son tour puis qui reprend et me surprend chaque fois. Voilà ton corps apaisé par l'épuisement et le mien épuisé par l'angoisse.

Soudain, je vois la vie agenouillée devant la mort. La mort suppliant la vie de la laisser partir. Puis, quand la vie finit par céder à cette supplication, elle se met à genoux à son tour devant le mystère qui lui échappe, qui nous échappe à tous et qui nous échappera toujours.

Post-Mortem

Je vois ton cercueil plonger dans la terre, j'entends des soupirs et des pleurs, je sens la froideur granuleuse de la poignée de terre que je m'apprête à jeter sur toi, je suis au milieu d'une foule venue te dire adieu, et pourtant je suis si tristement seul sans toi désormais. Ma tête flotte dans le vide de ton absence, mon cœur est noyé de chagrin, mes souvenirs sont hantés de regrets et les paroles d'encouragement qui me sont adressées ne m'atteignent pas, puisque tu n'es plus là pour les partager avec moi. Ton absence et ta présence se font la guerre en moi, ton absence m'envahit et ta présence me manque, ton absence me blesse et ta présence me soulage, ton absence m'attriste et ta présence me rend heureux, ton absence m'isole et ta présence me pousse à

créer des liens, ton absence m'effraie et ta présence me berce, et plus le temps s'étire, plus ton absence grandit, plus ta présence se fait discrète et lointaine. Oui, bien sûr, parfois je vois ou j'entends des signes de toi, mais suis-je seul à les voir, suis-je seul à les entendre ? C'est ce que je suis porté à croire quand je parle de toi comme si tu étais encore là, avec la même passion et le même amour, avec le même enthousiasme et la même sollicitude et qu'on me regarde presque avec pitié, me croyant devenu fou sans toi.

Dis-moi que la vie n'a pas changé, dis-moi que le soleil se lève toujours, dis-moi que la nuit a toujours une fin, dis-moi que la paix est encore possible, dis-moi qu'un jour je sentirai encore le bonheur venir du plus profond de mes entrailles, qu'il se répandra en moi et qu'il me procurera le bien-être inconditionnel de nos beaux jours. Dis-moi que je peux encore parler sans toi, que je peux encore marcher sans toi, que je peux encore écrire sans toi, dis-moi que je peux me séparer de toi sans que ne survienne la fin du monde, sans que la folie ne prenne le pas sur la sagesse, sans que plus rien ne m'intéresse. Dis-moi que je cesserai un jour de tout ramener à toi, de toujours comparer ceux et celles qui croisent ma vie à toi, de toujours dire que tu étais parfait en omettant les moments imparfaits. Dis-moi que je retrouverai ce que j'étais avant toi, que mon âme ne sera plus troublée par ton absence mais grandie par ce que fut ta présence, que mon esprit retrouvera la liberté de penser à autre chose qu'à toi, que mon cœur saura faire fleurir l'amour que tu y as semé pour que le printemps revienne en moi après le dur hiver qu'il vient de traverser. Redis-moi ce qu'avant de te perdre je savais déjà.